

« GymnAsia » : un projet de recherche franco-allemand

Dans le cadre du projet de recherche « GymnAsia », des spécialistes de l'Antiquité de Bordeaux et de Munich se penchent sur l'histoire du gymnase grec en Asie Mineure et dans les îles situées au large du continent. Alors que ces dernières, tout comme les régions côtières de l'actuelle Turquie, ont été colonisées très tôt par les Grecs et ont été marquées culturellement par cette présence, de grandes parties de l'Anatolie centrale et méridionale n'ont connu l'influence directe de l'hellénisme qu'avec la conquête d'Alexandre le Grand et le partage de son empire entre ses successeurs, les Diadoques. C'est de là que découle le concept moderne d'époque hellénistique, qui débute généralement à la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C. et se rapporte en particulier à la Méditerranée orientale. Cette époque se caractérise par la propagation du modèle grec de la communauté de citoyens autogérée, la *polis*⁸, qui a été en partie repris et adapté par les communautés indigènes et en partie propagé par les rois hellénistiques par le biais de nouvelles fondations. Avec la langue et le mode de vie grecs, l'institution du gymnase, qui s'est fortement développée à partir du IV^e s. av. J.-C. jusqu'à devenir un élément indispensable d'une *polis* grecque, s'est également répandue en Asie Mineure. Ce processus d'urbanisation et de transformation culturelle, dans lequel le gymnase a joué un rôle clé, s'est poursuivi lorsque l'Asie Mineure est progressivement devenue partie intégrante de l'Empire romain à partir du II^e s. av. J.-C., puis pendant l'époque impériale.

GYMNASSE, ENTRAÎNEMENT ATHLÉTIQUE ET CULTURE AGONISTIQUE DANS LE MONDE GREC ANCIEN

Dans ce contexte, l'un des principaux objectifs du projet de recherche est de reconstruire le déroulement chronologique de l'adaptation du gymnase grec en Asie Mineure, de s'interroger sur les différents facteurs qui ont joué un rôle moteur et de mettre en évidence les points communs et les différences régionales de l'organisation gymnasiale. Le projet se concentre sur les régions de l'ouest et du sud de l'Asie Mineure qui offrent un ensemble de sources particulièrement dense pour une telle étude (fig. 1.1). Les sources d'autres régions du monde grec sont également utilisées à titre de comparaison.

La tradition littéraire ne joue qu'un rôle secondaire, car les auteurs antiques ne traitaient généralement que des grandes cités et s'intéressaient souvent peu à des phénomènes qui leur semblaient évidents, comme le fonctionnement quotidien d'un gymnase. Les inscriptions ont en revanche une importance centrale, car elles furent gravées en grand nombre sur la pierre dans les cités de la région, surtout entre le III^e s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C., de même que les découvertes archéologiques – les fouilles des sites antiques connaissent en effet un grand dynamisme en Turquie. Le projet « GymnAsia » réunit donc des spécialistes de l'histoire de l'Antiquité (avec une spécialisation en épigraphie) et de l'archéologie. L'objectif du projet est d'écrire pour la première fois une

1.1 Carte des régions étudiées dans le cadre du projet « GymnAsia »

1.1 Karte mit den im Rahmen des „GymnAsia“-Projekts untersuchten Regionen

„GymnAsia“: Ein französisch-deutsches Forschungsprojekt

Im Rahmen des Forschungsprojekts „GymnAsia“ befassen sich Altertumswissenschaftler:innen in Bordeaux und München mit der Geschichte des griechischen Gymnasiums in Kleinasien (Asia Minor) und auf den dem Festland vorgelagerten Inseln. Während diese ebenso wie die Küstenregionen der heutigen Türkei frühzeitig von Griechen besiedelt und kulturell geprägt wurden, gelangten weite Teile Zentral- und Südanatoliens erst mit dem Eroberungszug Alexanders des Großen und der Aufteilung seines Reiches unter seinen Nachfolgern, den sog. Diadochen, unter direkteren griechischen Einfluss. Daraus leitet sich der moderne, meist mit dem Tod Alexanders 323 v. Chr. angesetzte und insbesondere auf den östlichen Mittelmeerraum bezogene Epochenbegriff des Hellenismus ab. Markantes Merkmal der Epoche ist die Ausbreitung des griechischen Modells der selbstverwalteten Bürgergemeinde, der Polis*, das teils von einheimischen Gemein-

GYMNASION, SPORTLICHES TRAINING UND AGONISTISCHE KULTUR IM ANTIKEN GRIECHENLAND

den übernommen und adaptiert, teils durch Neugründungen seitens der hellenistischen Könige propagiert wurde. Mit der griechischen Sprache und Lebensweise breitete sich auch die Institution des Gymnasiums, die sich seit dem 4. Jh. v. Chr. immer mehr zu einem unverzichtbaren Bestandteil einer griechischen Polis entwickelte, in Kleinasien aus. Dieser Prozess der Urbanisierung und kulturellen Transformation, in dem das Gymnasium eine Schlüsselrolle spielte, setzte sich auch fort, als Kleinasien seit dem 2. Jh. v. Chr. schrittweise und in der Kaiserzeit schließlich ganz Teil des römischen Reiches wurde.

Vor diesem Hintergrund ist es ein Hauptziel des Forschungsprojekts, den chronologischen Verlauf der Adaption des griechischen Gymnasiums in Kleinasien zu rekonstruieren, nach den jeweils treibenden Faktoren zu fragen und regionale Gemeinsamkeiten und Unterschiede gymnasialer Organisation herauszuarbeiten. Das Projekt konzentriert sich dabei auf diejenigen Regionen im Westen und Süden Kleinasiens, die für eine solche Untersuchung ein besonders dichtes Quellenmaterial bieten (Abb. 1.1). Dabei werden aber auch immer wieder Quellen aus anderen Regionen der griechischen Welt zum Vergleich herangezogen, um den regionalen Befund einordnen zu können.



histoire régionale complète du gymnase grec, depuis ses débuts au V^e siècle av. J.-C. jusqu'à la disparition de la culture gymnastique et agonistique dans l'Antiquité tardive vers 500 ap. J.-C.

Qu'est-ce que le gymnase, et pourquoi est-il intéressant pour nous aujourd'hui ? Où faut-il chercher les origines de cette institution et comment s'est-elle développée au cours de mille ans d'histoire ? Ces questions et d'autres encore seront abordées dans l'exposition et le présent livret d'accompagnement. Outre les résultats de nos propres recherches, les travaux d'autres scientifiques constitueront la base centrale de ce travail.

Gymnasion : terme et antécédents

Le terme « *gymnasion* » est dérivé du mot grec *gymnos*, nu. Ce qui semble le plus frappant, même de notre point de vue actuel, était déjà considéré par les Grecs eux-mêmes et leurs voisins comme une importante caractéristique unique de la culture grecque : l'entraînement sportif avec le corps nu. Une scène datant de 395 av. J.-C., décrite par l'historien contemporain Xénophon, illustre ce phénomène de manière claire (*Helléniques*, 3, 4, 16-19) : lors d'une campagne contre les Perses, le roi et général spartiate Agésilas campe avec son armée à Éphèse, sur la côte ouest de l'Asie Mineure. Afin de mettre les soldats en condition pour la bataille à venir, il organise des concours (*agônes**) auxquels les hommes se préparent par un entraînement intensif dans les gymnases de la cité (cf. chap. 2). Comme motivation supplémentaire, Agésilas fait exhiber nus des « barbares » capturés, c'est-à-dire des Perses, et les vend comme esclaves. « Quand les soldats ont vu combien ils étaient blancs, parce qu'ils ne se déshabillaient jamais, et combien ils étaient flasques et peu entraînés, parce qu'ils roulaient toujours sur des chars, ils pensaient que la guerre ne serait pas différente de celle qu'ils auraient à mener contre des femmes ». Le fait de se déshabiller régulièrement (*ekdyesthai*) pour l'entraînement est considéré ici comme un symbole du mode de vie grec, le corps bronzé et musclé comme un signe distinctif des hommes grecs libres.



Dès le début, la culture grecque a accordé une grande importance à l'entretien de la force physique et de l'agilité. Depuis le VIII^e s. av. J.-C., au début de la période dite archaïque, le combattant lourdement armé, l'hoplite, a pris une place de plus en plus importante dans la guerre grecque.¹ En plus de leurs armes, les hoplites devaient porter une lourde armure. Pour être à la hauteur de ce défi, il était indispensable d'être en bonne forme physique, ce que l'on s'efforçait d'acquiescer en s'entraînant dans des disciplines spéciales comme la course en armes et de prouver lors de compétitions (cf. chap. 5 et p. 38-39). Un vase à figures noires à Munich montre un concours de ce type, sur lequel sont représentés, outre quatre coureurs en armes, des arbitres et un trépied comme prix de la victoire (fig. 1.2). Le combat d'hoplites avait toutefois aussi une dimension économique et sociale. Seuls les hommes disposant d'une certaine aisance et donc en même temps de la possibilité de se libérer régulièrement de leur travail quotidien dans l'agriculture ou l'artisanat pour s'entraîner pouvaient se permettre de porter une armure. Les concours liés à l'entraînement mettent en outre en évidence un principe qui caractérise l'ensemble du mode de vie des classes supérieures grecques : se comparer constamment aux autres et se mesurer à eux dans des compétitions. Homère condense ce que l'on appelle le « principe agonale »² dans une maxime concise qui guide Achille et d'autres héros dans son *Illiade* : « toujours être le meilleur et supérieur aux autres » (*Illiade*, 6, 208 ; 11, 784). Dans le récit de la bataille de Troie, les protagonistes doivent avant tout faire leurs preuves sur le champ de bataille. Mais les scènes de confrontation non sanglante jouent également un rôle important : la compétition oratoire au conseil de guerre ou à l'assemblée de l'armée et l'épreuve de force dans les compétitions sportives. Ainsi,

1.2 Étrurie, Vulci. Amphore attique à figures noires : arbitres avec coureurs en armes et trépied ; vers 540 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 1471)

1.2 Etrurien, Vulci. Attisch-schwarzfigurige Amphora: Kampfrichter mit Waffenläufern und Dreifuß; um 540 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 1471)

à la fin de l'*Illiade*, Achille organise des jeux funèbres en l'honneur de son ami Patrocle, tombé au combat, et offre des prix de valeur aux vainqueurs (23, 258-897). La compétition la plus en vue est la course de chars, puis viennent le « pugilat douloureux » (23, 653), la lutte, la course à pied, le duel en armure complète, le lancer de disque, le tir à l'arc et le lancer de javelot. Les *agônes* se déroulent sur des aires de combat improvisées au milieu des spectateurs (cf. chap. 3), qui applaudissent ou manifestent bruyamment leur mécontentement. Polypoïte, par exemple, lance le disque si loin au-dessus du public que les spectateurs éclatent en cris d'admiration, et Aias glisse sur une bouse de vache lors de la course de sprint (23, 777 ; 847). Ces scènes, si bien décrites par Homère, devaient donner une image réaliste des concours dans la Grèce primitive.

Dans les compétitions en l'honneur de Patrocle, Homère ne fait s'affronter que des chefs éminents des Grecs. En effet, dans la Grèce archaïque, l'entraînement régulier et la participation aux *agônes* devaient d'abord être un privilège des membres des familles riches et politiquement dirigeantes. Mais c'est aussi à l'époque archaïque que s'est développé le concept de *polis*, une communauté de citoyens égaux en droits, aussi indépendante que possible vis-à-vis de l'exté-

Die literarische Überlieferung spielt dabei nur eine untergeordnete Rolle, da antike Autoren meist nur die großen Städte im Blick hatten und sich generell wenig für aus ihrer Sicht selbstverständliche Phänomene wie den alltäglichen Betrieb eines Gymnasions interessierten. Zentrale Bedeutung kommt insbesondere den Inschriften zu, die in den Poleis der Region vor allem zwischen dem 3. Jh. v. Chr. und dem 3. Jh. n. Chr. in großer Zahl in Stein gemeißelt wurden, sowie den archäologischen Entdeckungen der in der Türkei mit großer Dynamik betriebenen Ausgrabungen. Im Projekt „GymnAsia“ arbeiten deshalb Altertumswissenschaftler:innen aus den Fächern Alte Geschichte (mit dem Spezialgebiet der Epigraphik) und der Archäologie zusammen. Ziel des Projekts ist es, erstmals für eine Region der griechischen Welt eine umfassende Geschichte des Gymnasions von den Anfängen im 5. Jh. v. Chr. bis zum Verschwinden der gymnasialen und agonistischen Kultur in der Spätantike um 500 n. Chr. zu schreiben.

Was also ist das Gymnasion überhaupt, und warum ist es auch für uns heute von Interesse? Wo sind die Anfänge dieser Institution zu suchen, und wie entwickelte sie sich im Lauf einer tausendjährigen Geschichte? Diesen und anderen Fragen werden wir in der Ausstellung und dem vorliegenden Begleitbuch nachgehen. Die zentrale Grundlage dafür bilden neben eigenen Forschungsergebnissen nicht zuletzt die Arbeiten anderer Wissenschaftler:innen.

Gymnasion: Begriff und Vorgeschichte

Der Begriff „Gymnasion“ ist abgeleitet vom griechischen Wort *gymnós*, nackt. Was aus unserer heutigen Sicht am auffälligsten erscheint, galt schon den Griechen selbst und ihren Nachbarn als wichtiges Alleinstellungsmerkmal griechischer Kultur: das sportliche Training mit nacktem Körper. Eine Szene aus dem Jahr 395 v. Chr., die der zeitgenössische Historiker Xenophon

schildert, illustriert diesen Zusammenhang drastisch (*Hellenika* 3, 4, 16–19): Während eines Feldzugs gegen die Perser lagert der spartanische König und Feldherr Agesilaos mit seinem Heer in Ephesos an der kleinasiatischen Westküste. Um die Soldaten für die bevorstehende Schlacht fit zu machen, setzt er Wettkämpfe (Agone*) an, auf die sich die Männer mit intensivem Training in den Gymnasien der Stadt vorbereiten (vgl. Kap. 2). Als zusätzliche Motivation lässt Agesilaos gefangene „Barbaren“, also Perser, nackt zur Schau stellen und als Sklaven verkaufen. „Als die Soldaten sahen, wie weiß sie waren, weil sie sich niemals auszogen, und wie schlaff und untrainiert, weil sie immer auf Wagen fuhren, dachten sie, der Krieg werde nicht anders sein, als ob sie gegen Frauen kämpfen sollten.“ Das regelmäßige Entkleiden (*ekdyesthai*) für das Training gilt hier als Symbol griechischer Lebensart, der gebräunte, muskulöse Körper als Erkennungszeichen freier griechischer Männer.

Die Pflege körperlicher Kraft und Beweglichkeit hatte in der griechischen Kultur von Anfang an einen hohen Stellenwert. Seit dem 8. Jh. v. Chr., dem Beginn der sog. archaischen Zeit, rückte der schwerbewaffnete Kämpfer, der Hoplit, immer mehr in den Mittelpunkt griechischer Kriegführung.¹ Hopliten hatten neben ihren Waffen eine schwere Rüstung zu tragen. Um dieser Herausforderung gewachsen zu sein, war körperliche Fitness unabdingbar, die man sich vor allem durch die Übung in Spezialdisziplinen wie dem sog. Waffenlauf anzutrainieren und in Wettkämpfen unter Beweis zu stellen versuchte (vgl. Kap. 5 und S. 38–39). Einen solchen Agon zeigt eine schwarzfigurige Vase in München, auf der neben vier Waffenläufern auch Schiedsrichter und ein Dreifuß als Siegespreis dargestellt sind (Abb. 1.2). Der Hoplitenkampf hatte allerdings auch eine ökonomische und gesellschaftliche Dimension. Die Rüstung konnten sich nur Männer leisten, die über einen gewissen Wohlstand verfügten und damit zugleich die Möglichkeit hatten, sich regelmäßig von der täglichen Arbeit in Landwirtschaft oder Gewerbe freizumachen und zu trainieren. Die mit dem Training verbundenen Agone

führen zudem ein Prinzip vor Augen, das den gesamten Lebensstil griechischer Oberschichten charakterisiert: Sich ständig mit anderen zu vergleichen und in Wettkämpfen mit ihnen zu messen. Homer verdichtet dieses sog. „agonale Prinzip“² in einer prägnanten Maxime, von der sich in seiner *Ilias* Achill und andere Helden leiten lassen: „Immer der Beste und den anderen überlegen sein“ (*Ilias* 6, 208; 11, 784). In der Erzählung vom Kampf um Troia haben sich die Protagonisten vor allem auf dem Schlachtfeld zu bewähren. Aber auch die Bühnen unblutiger Auseinandersetzung spielen eine wichtige Rolle: der Redewettstreit im Kriegsrat oder in der Heerversammlung und das Kräftenessen in sportlichen Wettkämpfen. So veranstaltet Achill am Ende der *Ilias* Leichenspiele zu Ehren seines gefallenen Freundes Patroklos und setzt für die Sieger wertvolle Preise aus (23, 258–897). Prominentester Wettbewerb ist das Wagenrennen, dann folgen der „schmerzhafteste Faustkampf“ (23, 653), Ringen, Laufen, Zweikampf in voller Rüstung, Diskuswerfen, Bogenschießen und Speerwerfen. Die Agone werden auf improvisierten Kampfplätzen inmitten der Zuschauer ausgetragen (vgl. Kap. 3), die ihren Beifall oder Unmut lautstark zum Ausdruck bringen. Polypoites etwa wirft den Diskus so weit über das Publikum hinweg, dass die Zuschauer in bewunderndes Geschrei ausbrechen, und Aias rutscht im Sprintrennen auf einem Kuhfladen aus (23, 777; 847). Diese von Homer so anschaulich geschilderten Szenen dürften ein realistisches Bild von Agonen im frühen Griechenland zeichnen.

In den Wettkämpfen zu Ehren von Patroklos lässt Homer nur prominente Anführer der Griechen gegeneinander antreten. Tatsächlich müssen regelmäßiges Training und die Teilnahme an Agonen im archaischen Griechenland zunächst ein Privileg von Angehörigen der reichen und politisch führenden Familien gewesen sein. In archaischer Zeit entwickelte sich jedoch

rieur et autogérée à l'intérieur, qui votaient lors d'assemblées populaires sur toutes les questions politiques et élisaient des magistrats* qui changeaient chaque année. Cela s'est accompagné d'une extension du service des hoplites et, par conséquent, de la participation politique et de la valorisation de l'entraînement physique à des couches sociales plus larges. L'éthos traditionnel de l'aristocratie grecque est ainsi resté vivant et a marqué à long terme la culture politique des cités. La pensée agonale dans tous les domaines de la vie publique en faisait également partie. Ce sont surtout ces valeurs qui ont été transmises dans les gymnases. Car pour les Grecs, une bonne condition physique signifiait bien plus qu'une simple forme physique : en interaction avec des compétences intellectuelles et sociales, elle était le signe de l'excellence d'un homme. Le corps entraîné exprimait également dans l'art ce principe de la *kalokagathia*, du « beau » et du « bon », et transmettait ainsi l'idéal dominant qu'il s'agissait d'imiter (voir p. 28-29).³

Les gymnases et la polis : une très courte histoire

Dans les premiers temps, les terrains d'entraînement et de compétition ne devaient être aménagés qu'avec des moyens très simples (cf. chap. 3). C'est à Athènes, au Ve s. av. J.-C., que nous entendons parler pour la première fois de gymnases en tant qu'espaces spécialement délimités pour l'entraînement et dotés d'un équipement au moins rudimentaire. Ce sont également les auteurs de cette époque qui utilisent pour la première fois le terme *gymnasion* dans le sens de lieu d'entraînement. Les premiers gymnases d'Athènes – l'*Académie*, le *Lycée* et le *Cynosarges* – ainsi que ceux des villes d'Asie Mineure étaient des lieux publics ouverts aux citoyens, mais pas des institutions publiques financées et réglementées par la cité (cf. chap. 4). Si l'on fait abstraction de

Sparte et de son système éducatif particulier,⁴ une « étatisation » des activités gymnasiales est attestée pour la première fois à Athènes, où une crise militaire et politique a donné lieu à une innovation remarquable dans la seconde moitié du IV^e s. av. J.-C. : l'introduction d'une éphébie* obligatoire pour tous les jeunes de 18 à 20 ans, une sorte de « conscription générale ». Dès le début de l'époque hellénistique, le fait de placer les gymnases sous la surveillance des magistrats de la *polis*, de même que l'organisation de différentes formes d'éphébie est devenu de plus en plus fréquent dans le monde grec. Cela s'est accompagné – en fonction de la puissance économique des cités et de leurs élites – d'une monumentalisation architecturale qui a fait des gymnases l'un des éléments les plus coûteux, mais aussi les plus caractéristiques de l'infrastructure urbaine (cf. chap. 3). Les gymnases publics de l'époque hellénistique étaient étroitement liés aux institutions politiques des cités de différentes manières et la jeune génération de citoyens s'y formait. L'entraînement et l'entretien physique étaient toujours au centre des activités gymnasiales, mais s'y ajoutaient également – sous une forme beaucoup moins systématique – des éléments de formation intellectuelle et artistique, allant de l'enseignement élémentaire, surtout pour les garçons, aux conférences rhétoriques et philosophiques pour les adultes (cf. chap. 6). Avec le début de l'Empire romain et la monopolisation des affaires militaires par les Romains, la composante militaire de la formation gymnasiale a été reléguée à l'arrière-plan, sans toutefois disparaître complètement, et à partir du I^{er} s. ap. J.-C., la liaison de nombreux gymnases avec des bains chauds de type romain a encore renforcé leur fonction d'établissements de loisirs et de sociabilité. Les groupes d'utilisateurs traditionnels des gymnases restent actifs sous l'Empire, mais sont moins présents dans les inscriptions de cette période. Les concours et les vainqueurs agonistiques y occupent désormais de plus en plus le devant de la scène (voir ci-dessous). Les sources ne donnent que peu d'informations sur l'histoire des gymnases dans l'Antiquité tardive. Parallèlement au déclin de la culture agonistique au cours du Ve s. ap. J.-C., ils doivent avoir perdu leur importance et leur raison d'être.

Le projet « GymnAsia » cherche à savoir comment l'histoire des gymnases de la région étudiée se situe par rapport à cette grille très générale. Une collecte de toutes les sources épigraphiques et archéologiques sur les gymnases permet d'affiner la chronologie de la première apparition des gymnases dans la région (cf. chap. 2), de leur diffusion en lien avec la fondation de cités dans l'intérieur de l'Asie Mineure et de leurs phases de développement ultérieures. Il s'agit d'aborder un grand nombre de questions : quelles sont les raisons qui ont conduit à la transformation des gymnases en institutions publiques sous le contrôle des *poleis* ? La création d'une éphébie était-elle, comme à Athènes, au premier plan ? Comment les composantes militaires et sportives étaient-elles associées dans les activités du gymnase ? Quel rôle jouaient les offres de formation intellectuelle ? Quelles sont les étapes de la monumentalisation architecturale des gymnases ? Quel a été l'impact sur la fonction sociale des gymnases lorsque ceux-ci ont été associés à des bains chauds ? Et enfin, et non des moindres : que savons-nous des gymnases situés au-delà des grands centres, dans les nombreux petites *poleis* à la puissance économique limitée ?

La liste des questions, qui pourrait facilement être allongée, mène déjà à un constat fondamental : malgré une continuité évidente, les gymnases se sont développés et n'ont eu de cesse de se transformer au cours de leur histoire presque millénaire. En tant qu'« écoles de citoyens », leur développement était en étroite corrélation avec les évolutions politiques et sociales des *poleis* auxquelles ils appartenaient – de l'Athènes démocratique de l'époque classique aux cités de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque impériale, dominées par de riches notables, en passant par les régimes démocratiques modérés du début de l'époque hellénistique. Que les impulsions pour les changements politiques aient été données par les gymnases ou que les gymnases aient simplement suivi les tendances globales des sociétés civiques, une question centrale émerge : comment les valeurs civiques et les compétences politiques peuvent-elles être transmises dans les institutions d'enseignement public de manière à renforcer la sta-

auch das Konzept der Polis als einer nach außen möglichst unabhängigen und nach innen selbstverwalteten Gemeinde von gleichberechtigten Bürgern, die in Volksversammlungen über alle politischen Belange abstimmen und jährlich wechselnde Magistrate* wählen. Damit einher ging eine Ausweitung des Hoplitendienstes und damit auch der politischen Mitsprache und der Wertschätzung körperlichen Trainings auf breitere Schichten. Das traditionelle Ethos der griechischen Aristokratie blieb dadurch lebendig und prägte langfristig die politische Kultur der Poleis. Dazu gehörte auch das agonale Denken in allen Bereichen des öffentlichen Lebens. Es sind vor allem diese Wertvorstellungen, die in den Gymnasien vermittelt wurden. Denn für die Griechen bedeutete gute körperliche Verfassung weit mehr als bloße Fitness: Im Zusammenspiel mit geistigen und sozialen Kompetenzen war sie das Zeichen der Vortrefflichkeit eines Mannes. Der trainierte Körper brachte auch in der Kunst dieses Prinzip der *kalokagathía*, des „Schönen“ und „Guten“, zum Ausdruck und vermittelte so das herrschende Ideal, dem es nachzueifern galt (s. S. 28–29).³

Gymnasien und die Polis: Eine sehr kurze Geschichte

In der Frühzeit dürften Trainings- und Wettkampfplätze nur mit ganz einfachen Mitteln hergerichtet worden sein (vgl. Kap. 3). Von Gymnasien als eigens zum Zweck des Trainierens abgegrenzten und zumindest rudimentär ausgestatteten Bereichen hören wir erstmals in Athen im 5. Jh. v. Chr. Autoren dieser Zeit sind es auch, die den Begriff *gymnásion* erstmals im Sinne einer Trainingsstätte verwenden. Die frühen Gymnasien in Athen – Akademie, Lykeion und Kynosarges – ebenso wie in den Städten Kleinasiens waren öffentliche Orte, die den Bürgern offenstanden, jedoch keine öffentlichen Einrichtungen, die von der Polis finanziert und reglementiert worden wären (vgl. Kap. 4). Eine „Verstaatlichung“ gymnasialer Aktivitäten ist, wenn man von Sparta mit seinem besonderen Erziehungssystem absieht,⁴ zum ersten Mal wiederum in Athen belegt, wo es in der zweiten Hälfte des 4. Jhs. v. Chr. in einer militärischen und politischen Krise

zu einer bemerkenswerten Innovation kam, der Einführung einer obligatorischen Ephebie* für alle 18- bis 20-Jährigen, einer Art „allgemeiner Wehrpflicht“. Öffentlich geführte Gymnasien, die unter der Aufsicht von Amtsträgern der Polis standen, und unterschiedliche Ausprägungen der Ephebie wurden seit dem Beginn der hellenistischen Zeit überall in der griechischen Welt zum festen Bestandteil gymnasialer Organisation. Damit ging – in Abhängigkeit von der wirtschaftlichen Potenz der Städte und ihrer Eliten – eine architektonische Monumentalisierung einher, die die Gymnasien zu einem der teuersten, aber auch wirkmächtigsten Elemente städtischer Infrastruktur machten (vgl. Kap. 3). Die öffentlichen Gymnasien der hellenistischen Zeit waren auf verschiedene Weise eng mit den politischen Institutionen der Poleis verzahnt und prägten die junge Generation der Bürger. Im Mittelpunkt gymnasialer Aktivitäten standen unverändert Training und Körperpflege, hinzu traten jedoch auch – in weit weniger systematischer Form – Elemente intellektueller und musischer Bildung, vom Elementarunterricht vor allem für Jungen bis hin zu rhetorischen und philosophischen Vorträgen für die Erwachsenen (vgl. Kap. 6). Mit dem Beginn der römischen Kaiserzeit und der Monopolisierung militärischer Belange durch die Römer rückte die militärische Komponente gymnasialer Ausbildung in den Hintergrund, ohne freilich ganz zu verschwinden, und seit dem 1. Jh. n. Chr. verstärkte die Verbindung vieler Gymnasien mit Warmbädern römischen Typs zusätzlich ihre Funktion als Einrichtungen der Freizeitgestaltung und gesellschaftlichen Kommunikation. Die traditionellen Nutzergruppen der Gymnasien blieben auch in der Kaiserzeit aktiv, sind aber in den Inschriften dieser Zeit weniger präsent. Hier treten nun Wettkämpfe und agonistische Sieger zunehmend in den Vordergrund (siehe unten). Über die Geschichte der Gymnasien in der Spätantike geben die Quellen nur noch spärliche Auskunft. Parallel zum Niedergang der Agonistik im Lauf des 5. Jhs. n. Chr. müssen auch sie ihre Funktion verloren haben.

Das Projekt „GymnAsia“ fragt danach, wie sich die Geschichte der Gymnasien in der Untersuchungsregion im Vergleich zu diesem sehr allgemeinen Raster verhält. Eine Sammlung aller inschriftlichen und archäologischen Belege für Gymnasien schafft zunächst die Grundlage für eine verfeinerte Chronologie des ersten Auftretens von Gymnasien in der Region (vgl. Kap. 2), ihrer Diffusion in Verbindung mit der Gründung von Poleis im kleinasiatischen Binnenland und ihrer weiteren Entwicklungsphasen. Dabei gilt es, einer Vielzahl von Fragen nachzugehen: Welche Gründe führten zur Umwandlung der Gymnasien in öffentliche Institutionen unter Kontrolle der Poleis? Stand ähnlich wie in Athen die Einrichtung einer Ephebie im Vordergrund? Wie verhielten sich in den gymnasialen Aktivitäten militärische und sportliche Komponenten zueinander? Welche Rolle spielten intellektuelle Bildungsangebote? Welche Schritte lassen sich bei der architektonischen Monumentalisierung der Gymnasien beobachten? Wie wirkte es sich auf die gesellschaftliche Funktion der Gymnasien aus, wenn diese mit Warmbädern kombiniert wurden? Und nicht zuletzt: Was wissen wir über die Gymnasien jenseits der großen Zentren, in den vielen kleinen Poleis mit begrenzter wirtschaftlicher Kraft?

Die Liste der Fragen, die sich leicht verlagern ließe, führt bereits auf eine grundlegende Erkenntnis: Trotz großer Kontinuitäten zentraler Elemente entwickelten und veränderten sich die Gymnasien im Lauf ihrer fast tausendjährigen Geschichte kontinuierlich. Als „Bürgerschulen“ standen sie in einer engen Wechselbeziehung mit den politischen und gesellschaftlichen Entwicklungen der Poleis, zu denen sie gehörten – vom demokratischen Athen der klassischen Zeit über die gemäßigt demokratischen Regime des frühen Hellenismus bis zu den zunehmend von reichen Honoratioren dominierten Städten des späten Hellenismus und der Kaiserzeit. Ob die Impulse für politische Veränderungen von den Gymnasien ausgingen oder ob die Gymnasien lediglich

© 2005 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Daniel Lebée/Carine Deambrosis. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010279835> (01.05.2024).

bilité politique et la cohésion sociale ? Tous les systèmes politiques doivent y répondre et cette question se pose actuellement avec une urgence particulière dans les démocraties occidentales.

Le principe de la compétition, autour duquel gravitaient toutes les activités des gymnases grecs, structurait également la société grecque dans son ensemble. Les concours marquaient les temps forts des calendriers publics des *poleis*, et les grands *agônes* régionaux, voire suprarégionaux, réunissaient les représentants de nombreuses cités pour des joutes pacifiques. On ne peut pas comprendre la naissance et le développement ultérieur des gymnases hors de ce contexte.

L'« esprit agonistique » est donc au cœur de la deuxième partie de cette introduction.

1

L'esprit agonistique

La pratique sportive n'est pas seulement au cœur de l'éducation des jeunes hommes grecs, elle est une activité des adultes et un des moyens par lesquels ils se confrontent dans les compétitions qui les opposent, au sein de leurs cités comme à l'échelle du monde grec, les *agônes*, qui sont aussi des temps forts des fêtes religieuses en l'honneur d'une divinité. Ces concours peuvent opposer des citoyens d'une cité donnée, mais aussi être ouverts à tous les Grecs : ils sont alors « panhelléniques* ».

Les premiers sont ceux célébrés à Olympie, en 776 av. J.-C. d'après la tradition, plutôt vers la fin du VIII^e s. d'après les fouilles archéologiques. Olympie ne devint que très progressivement le concours majeur.⁵ C'est au VI^e s. que le système des concours s'est fixé. Quatre concours sont à part, qui n'accordent aux vainqueurs de leurs épreuves que des couronnes de feuillage. Ils ont lieu à Olympie (pour Zeus), à Delphes (les *Pythia*, en l'honneur d'Apollon), à l'Isthme de Corinthe (les *Isthmia*, pour Poséidon) et à Némée (les *Nemea*, pour Zeus). Ces quatre

concours constituent un cycle de quatre ans, la Période* (*periodos*), un rythme *pentétérique** pour les Grecs. Les autres concours, dits *chrématites**, accordaient aux vainqueurs des récompenses matérielles : les amphores dites « panathénaïques » pour les Panathénées d'Athènes, emplies de l'huile des oliviers sacrés (fig. 1.3), des objets en bronze à Argos et ailleurs, des boucliers, des trépieds, des hydries* (cf. chap. 2). Du VI^e au IV^e s., on a pu dénombrer près de 155 concours, dont la carte ne reproduit que les plus importants (fig. 1.4). Il faudrait y ajouter les petits concours des cités, notamment ceux internes aux gymnases, et aussi les concours de théâtre, car les représentations théâtrales avaient exclusivement lieu dans le cadre de concours.⁶ C'est donc à bon droit que l'on a qualifié la civilisation grecque de civilisation agonistique. On constate aussi, au fil du temps, une certaine homogénéisation voire standardisation des concours. Les concours athlétiques, que les Grecs appelaient gymniques, comportaient les mêmes épreuves : courses, sports de combats, pentathlon (cf. chap. 5) et les mêmes catégories d'âge : les *paides**, 12-18 ans, et les hommes adultes (*andres*), distingués, souvent, des « imberbes », *ageneioi* (à peu près l'âge des éphèbes*). L'admission dans une catégorie d'âge était de la responsabilité des juges du concours et non vertu d'un état-civil qui n'existait pas. Comme les athlètes venaient s'entraîner sur place avant les concours, les juges pouvaient les jauger, estimer dans quelle catégorie ils pouvaient concourir, voire leur refuser de concourir, s'ils estimaient qu'ils n'avaient pas le niveau requis, ce qui pouvait arriver dans un concours de la Période.⁷

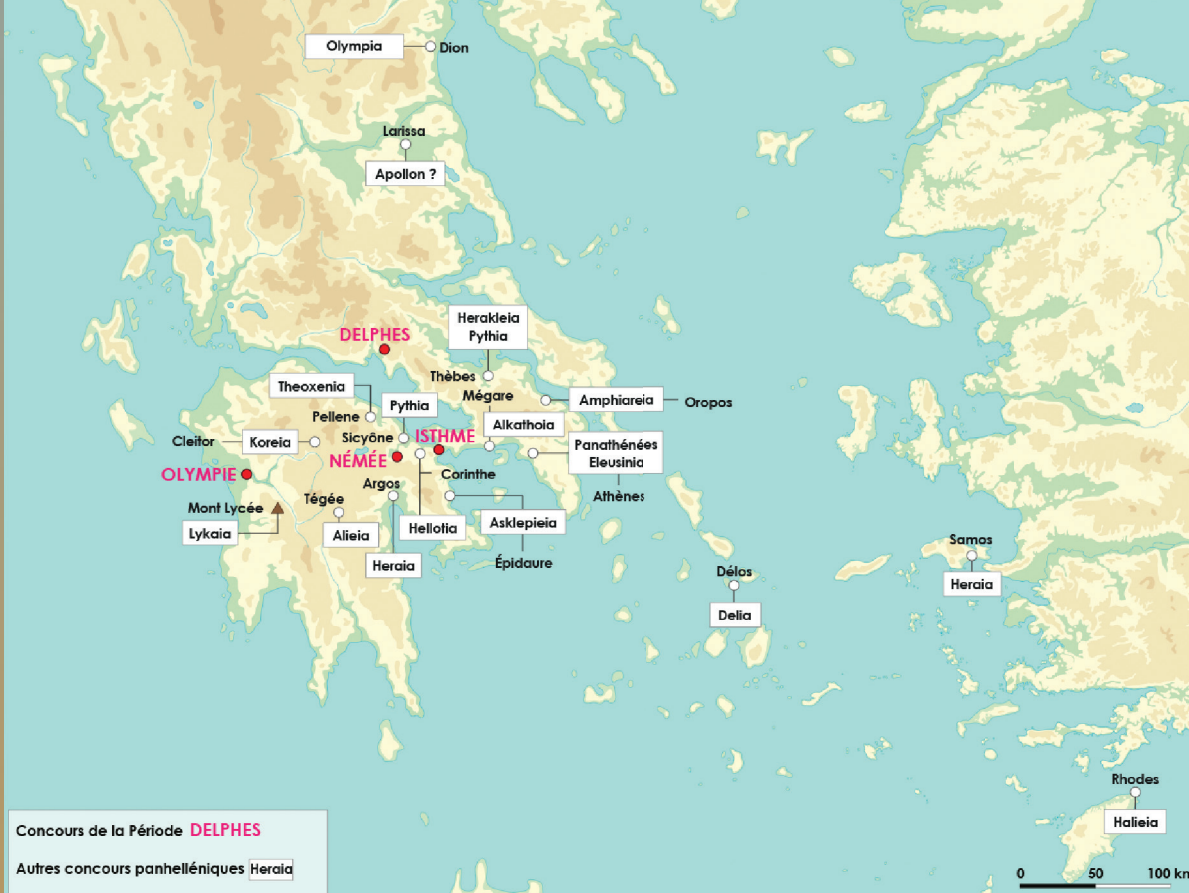
La floraison des concours, leur succès dans le monde grec sont d'autant plus remarquables qu'aucune instance internationale



1.3 Libye, Bérénikè. Amphore panathénaïque représentant la déesse Athéna, récompense des Grandes Panathénées à Athènes ; 323/322 av. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN704)

1.3 Libyen, Bérénike. Sog. Panathenäen-Vase mit Darstellung der Göttin Athena, Siegespreis bei den Großen Panathenäen in Athen; 323/322 v. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 704)

ne pouvait décider de leur création comme de leur acception. À part les *Pythia* de Delphes, cogérés par la cité de Delphes et par l'association de l'amphictionie*, les concours sont organisés par des cités, des micro-États, comme Élis pour Olympie. Leur reconnaissance repose sur l'investissement de la cité, son prestige, sa puissance, sa capacité à attirer les meilleurs athlètes dans les concours. Par ailleurs, dans un monde où il n'y avait pas de calendrier commun, la date de chaque concours devait à chaque fois être annoncée par la cité organisatrice, qui annonçait aussi la trêve (*ekkekheiria**) qui la précédait, par le biais d'« ambassadeurs sacrés » (*théores*). Pour les concours les plus importants, les cités qui les recevaient avaient pris l'habitude de désigner parmi leurs citoyens des hôtes officiels chargés de recevoir chez eux les théores de la cité organisatrice, les théarodoques. Les cités organisatrices dressaient des listes des théarodoques, qui étaient parfois gravées, comme pour Delphes et Némée.⁸ Les concours s'accompagnaient donc d'une intense activité diplomatique, indépendamment du voyage des athlètes. La participation des athlètes à un concours reposait en revanche sur des décisions individuelles et bien entendu sur la capacité à entreprendre ces voyages et



1.4 Carte des concours d'époque classique

1.4 Karte der Wettkämpfe in klassischer Zeit

den globalen Trends der Polisgesellschaften folgten, führt zu einer Kernfrage, die alle politischen Systeme beantworten müssen und die sich auch uns in den heutigen Demokratien mit besonderer Dringlichkeit stellt: wie bürgerliche Werte und politische Kompetenzen in öffentlichen Bildungsinstitutionen so vermittelt werden können, dass politische Stabilität und gesellschaftlicher Zusammenhalt gestärkt werden.

Dabei prägte das Prinzip des Wettbewerbs, um das alle Aktivitäten in den griechischen Gymnasien kreisten, auch die griechische Gesellschaft insgesamt. Agone markierten die Höhepunkte in den öffentlichen Kalendern der Poleis, und die großen regionalen oder gar überregionalen Agone führten Vertreter vieler Städte zu friedlichem Kräftemessen zusammen. Nur vor diesem Hintergrund lässt sich die Entstehung und weitere Entwicklung der Gymnasien verstehen. Der „agonistische Esprit“ steht daher im Mittelpunkt des zweiten Teils dieser Einführung.

[CHRISTOF SCHULER]

Der agonistische Esprit

Sportliche Betätigung stand nicht nur im Mittelpunkt der Erziehung der griechischen jungen Männer, sie war auch für Erwachsene die Grundlage, um sich in den Wettkämpfen, den Agonen, zu messen, die auf der Ebene der Städte ebenso wie der gesamten griechischen Welt ausgetragen wurden und die Bestandteil religiöser Feste zu Ehren einer Gottheit waren. Sie konnten für Bürger einer bestimmten Stadt ausgerichtet werden, aber eben auch allen Griechen offenstehen: sie waren dann „panhellenisch“*.

Die ersten Wettkämpfe fanden der Überlieferung nach im Jahr 776 v. Chr. in Olympia statt, der archäologischen Forschung zufolge aber eher erst gegen Ende des 8. Jhs. Erst nach und nach wurde die Olympischen Spiele zum wichtigsten Agon.⁵ Im 6. Jh. etablierte sich ein festes System von Wettkämpfen. Vier davon, bei denen die Sieger ausschließlich Laubkränze erringen konnten, bildeten eine besondere Kategorie: neben den Olympischen Spielen

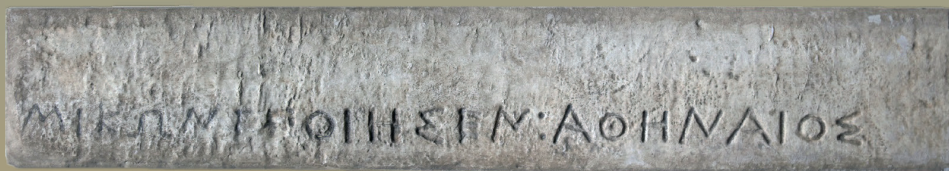
für Zeus die *Pythia* in Delphi zu Ehren des Apollon, die *Isthmia* an der Landenge von Korinth für Poseidon und die Nemeischen Spiele in Nemea für Zeus. Diese vier Agone waren in einen vierjährigen Zyklus, die *Periodos* (*periodos*), eingebunden; die Griechen bezeichneten diesen Rhythmus als *penteterisch**. Bei anderen, als *chrematistisch** bezeichneten Agonen konnten die Sieger dagegen materielle Preise erringen: die sog. panathenäischen Amphoren bei den Panathenäen in Athen etwa, die mit dem Öl heiliger Olivenbäume gefüllt waren (Abb. 1.3), Bronzegegenstände in Argos und anderswo, Schilde, Dreifüße und Hydrien* (vgl. Kap. 2). Im Zeitraum vom 6. bis zum 4. Jh. gab es fast 155 Wettbewerbe, von denen die Karte nur die wichtigsten wiedergibt (Abb. 1.4). Hinzu kamen kleinere Wettkämpfe in den Städten, insbesondere interne Agone in den Gymnasien, und auch Theateraufführungen, die ausschließlich im Rahmen von Wettbewerben stattfanden.⁶ Die Charakterisierung der griechischen Kultur als agonistisch ist daher mehr als berechtigt. Im Lauf der Zeit machte sich

à s'entraîner : c'est pourquoi les athlètes sont pour la plupart des notables. Dès le VI^e s., une forme de professionnalisation se fait jour, du moins chez les athlètes les plus importants. Les plus célèbres sont naturellement les vainqueurs à Olympie (ils sont olympioniques) ou ceux qui l'ont été dans chaque concours de la Période (des périodoniques). S'ils n'y gagnent que la gloire et une couronne de feuillage, à leur retour dans leur cité, outre un accueil solennel, ils reçoivent en retour d'importantes récompenses.⁹ Les grands athlètes étaient alors de véritables stars et furent parmi les premiers hommes à qui l'on éleva des statues (fig. 1.5). La figure de l'athlète devint alors un des sujets favoris des sculpteurs (voir p. 30-31).¹⁰

1 Les concours constituaient aussi de véritables spectacles. Plusieurs milliers de personnes pouvaient se rassembler à Olympie, dans des conditions sommaires. Les spectateurs, les marchands qui profitaient des foires accompagnant les concours, leurs serveurs, les délégations officielles de théores, les prostituées, cette foule se logeait surtout sous des tentes. Au stade, les spectateurs étaient assis sur un simple talus (voir fig. 3.1). En dehors des épreuves, il y avait aussi les séances d'entraînement, les sacrifices et les banquets, les lectures d'œuvres d'auteurs souhaitant profiter de cette chambre d'écho, tout comme des proclamations politiques. Tout cela constituait autant de motivations pour les spectateurs des compétitions athlétiques.¹¹

L'expansion de la culture agonistique : les nouveaux concours

Le monde qui s'ouvre avec la conquête d'Alexandre le Grand, l'époque hellénistique, n'est plus dominé par les seules cités, mais d'abord par les souverains des royaumes issus de celui d'Alexandre, et par les États fédéraux (*koina**). Cités, *koina* et royaumes sont donc les acteurs d'une phase importante dans l'histoire des concours grecs.



Les premiers nouveaux concours d'ampleur panhellénique furent créés par Ptolémée II vers 279 av. J.-C. à Alexandrie, en l'honneur de son père défunt, Ptolémée Ier, les *Ptolemaïa*. Dans la seconde moitié du III^e s., après le *koinon* des Étoliens créa un second concours à Delphes, les *Sôteria* pentétériques (vers 245), les *poleis* créèrent de nouveaux concours destinés à rivaliser avec les anciens et à accroître leur prestige : les *Asklepieia* de Cos en 243, les *Leukophryenea* (pour Artémis) de Magnésie du Méandre, des *Didymeia* de Milet à peu près à la même époque (pour Apollon), etc. La liste s'allonge encore au II^e s. avec de nouveaux concours à Pergame, sous l'impulsion des Attalides*, et en bien des cités. Une estimation précise est difficile à donner, mais plusieurs dizaines de nouveaux concours (notamment gymniques) furent créés, au moins une trentaine et peut-être même une cinquantaine.¹²

Le système des concours s'étendit largement en Asie Mineure (fig. 1.6). Or, ces nouveaux concours se voulaient tous uniquement stéphanites*, récompensés par une couronne*, en prétendant suivre le modèle d'Olympie ou celui de Delphes. Pour que les concours soient effectivement de ce rang, il fallait que les États du monde grecs l'acceptent. Les cités organisatrices se lançaient dans une vaste entreprise diplomatique, en envoyant des théores chargés d'obtenir la reconnaissance du caractère stéphanite des concours, comme aussi l'inviolabilité du sanctuaire, l'asylie, destiné à faciliter le rassemblement lors des concours. Certaines cités, fières de leur réussite, firent graver des dizaines de réponses positives, lettres royales et décrets de cités, comme Cos ou Magnésie du Méandre. De véritables réseaux se constituaient sur une échelle

1.5 Olympie.
Base de la statue de l'Athénien Kallias, vainqueur du pancrace en 472 av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 141 a-b)

1.5 Olympia.
Basis der Statue des Atheners Kallias, Sieger im Pankration 472 v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 141 a-b)

zudem eine gewisse Homogenisierung oder sogar Standardisierung der Wettkämpfe bemerkbar. So umfassten die athletischen Wettkämpfe, die bei den Griechen als gymnisch bezeichnet wurden, dieselben Disziplinen – Laufwettbewerbe, Kampfsportarten, Fünfkampf (vgl. Kap. 5) – und dieselben Alterskategorien: die *paides** (12–18 Jahre) und die *andres*, die erwachsenen Männer, von denen oft noch die „Bartlosen“ (*agénéioi*) unterschieden wurden, die etwa das Alter von Epheben* hatten. Die Aufnahme in eine Alterskategorie lag in der Verantwortung der Wettkampfrichter und erfolgte nicht aufgrund eines Identitätsnachweises, weil es einen solchen nicht gab. Da die Athleten vor den Wettkämpfen am Ort trainierten, konnten die Richter sie beurteilen und einschätzen, in welcher Kategorie sie anzutreten hatten. Sie konnten ihnen die Teilnahme sogar verweigern, wenn sie der Meinung waren, dass sie nicht das erforderliche Niveau hatten, was bei den Wettbewerben der *Periodos* durchaus vorkommen konnte.⁷

Die Blüte der Agone und ihr Erfolg in der griechischen Welt sind umso bemerkenswerter, als es keine internationale Instanz gab, die über ihre Einrichtung und Annahme hätte entscheiden können. Abgesehen von den *Pythia* in Delphi, die von der Stadt Delphi und der Vereinigung der Amphiktyonie* gemeinsam veranstaltet wurden, wurden die Wettbewerbe von einzelnen *Poleis*, also Kleinststaaten, organisiert, etwa die Olympischen Spiele von Elis. Die Anerkennung der Wettkämpfe beruhte auf den Investitionen der jeweiligen Stadt, ihrem Prestige, ihrem Einfluss und ihrer Fähigkeit, die besten Athleten zu den Wettkämpfen zu locken. In einer Welt, in der es keinen gemeinsamen Kalender gab, musste

das Datum der Wettkämpfe jedes Mal von der ausrichtenden Stadt durch „heilige Gesandte“ (*theoroi*) bekanntgegeben werden. Zugleich kündigten diese auch den vorausgehenden Wettkampffrieden (*ekecheiria**) an. Für die wichtigsten Wettbewerbe ernannten die Städte unter ihren Bürgern offizielle Gastgeber, die sog. Theorodokoi, die die *Theoroi* der veranstaltenden *Poleis* bei sich aufnahmen. Die ausrichtenden Städte erstellten Listen dieser Theorodokoi, die manchmal, wie in Delphi und Nemea, auf Stein aufgezeichnet wurden.⁸ Den Wettbewerben gingen also bereits vor der Anreise der Athleten intensive diplomatische Aktivitäten voraus. Die Teilnahme der Athleten an einem Wettkampf war dagegen eine individuelle Entscheidung und hing vor allem davon ab, ob man sich Training und Reisen zeitlich und finanziell leisten konnte. Deswegen waren die meisten Athleten Angehörige der Oberschicht. Ab dem 6. Jh. zeichnet sich, zumindest bei den bedeutendsten Athleten, eine gewisse Professionalisierung ab. Am berühmtesten waren die Olympioniken, die in Olympia gesiegt hatten, und die *Periodoniken*, die in jedem Wettbewerb der *Periodos* erfolgreich gewesen waren. Auch wenn sie dort nur Ruhm und einen Laubkranz errungen hatten, erhielten sie bei der Rückkehr in ihre Stadt neben einem feierlichen Empfang beträchtliche Belohnungen.⁹ Die großen Athleten waren echte Stars und gehörten zu den ersten Sterblichen, von denen Statuen aufgestellt wurden (Abb. 15). Athleten wurden entsprechend zu einem beliebten Motiv in der plastischen Kunst (s. S. 30–31).¹⁰

Die Wettkämpfe waren gleichzeitig richtige Spektakel. Mehrere tausend Menschen konnten sich in Olympia unter sehr dürftigen Bedingungen versammeln. Die Zuschauer, die Händler, die auf den begleitenden Märkten ihr Geld verdienten, ihre Diener, die offiziellen Delegationen der *Theoroi*, schlussendlich die Prostituierten, sie alle waren meist in Zelten unterge-

bracht. Im Stadion saßen die Zuschauer auf einfachen Böschungen (s. Abb. 3.1). Neben den Wettkämpfen gab es auch Trainingseinheiten, Opfer und Bankette, Lesungen von Autoren, die sich das große Publikum zunutze machen wollten, und politische Proklamationen. Das alles motivierte die Zuschauer, zu athletischen Wettkämpfen zu strömen.¹¹

Die Ausbreitung der agonistischen Kultur: Die neuen Wettbewerbe

Die sich mit dem Eroberungszug Alexanders des Großen öffnende griechische Welt wurde in hellenistischer Zeit nicht mehr von einzelnen Städten dominiert, sondern in erster Linie von den Herrschern der aus dem Alexanderreich hervorgegangenen Königreiche und von bundesstaatlichen Zusammenschlüssen (*koiná**) mehrerer *Poleis*. Städte, *koiná* und Königreiche waren so die Akteure einer wichtigen Phase der Geschichte der griechischen Wettkämpfe.

Die ersten neuen Wettbewerbe mit panhellenischem Status wurden von Ptolemaios II. um 279 v. Chr. in Alexandria zu Ehren seines verstorbenen Vaters Ptolemaios I. ins Leben gerufen, die *Ptolemaia*. Nachdem das *koinón* der Ätoler um 245 einen zweiten Wettkampf in Delphi, die penteterischen *Sôtéria*, gegründet hatte, begannen die *Poleis* in der zweiten Hälfte des 3. Jhs. mit der Einrichtung neuer Agone, die mit den alten konkurrieren und ihr Prestige steigern sollten: die *Asklepieia* von Kos etwa, die *Leukophryenea* für Artemis in Magnesia am Mäander oder die *Didymeia* von Milet zu Ehren des Apollon. Die Liste wurde im 2. Jh. mit neu geschaffenen Wettbewerben, etwa in Pergamon unter dem Einfluss der Attaliden*, aber auch in vielen anderen Städten, noch länger. Ihre Gesamtzahl lässt sich kaum abschätzen, aber es wurden Dutzende neue, vor allem gymnische Agone gegründet, mindestens dreißig, vielleicht sogar fünfzig.¹²

encore plus vaste qu'aux époques précédentes.¹³ Certains concours demeurèrent à une échelle régionale ; d'autres semblent avoir eu une audience fluctuante. Il y eut aussi des interruptions suite aux guerres, notamment en Grèce péninsulaire au II^e s., au moment des guerres que Rome mena contre la Macédoine et les États de la péninsule. Mais l'offre de concours s'était considérablement étoffée, avec les anciens concours de la Période, les nouveaux concours stéphanites et les anciens concours « chrématites ».

Cela supposait des investissements considérables pour les cités, non seulement pour financer les voyages des théores, mais aussi la fourniture de l'huile pour les athlètes venant participer aux concours, les victimes de sacrifices, l'entretien voire la construction des bâtiments nécessaires, stades et gymnases, qui se multiplient à l'époque hellénistique, comme à Delphes dès la fin du IV^e s. (cf. p. 48-49),¹⁴ ou à Cos, au III^e s. et au II^e s. av. J.-C. C'est un des aspects de l'approfondissement du caractère agonistique de la civilisation grecque, qui est intimement lié au gymnase.

Être athlète jeune faisait partie des qualités d'un bon citoyen et les notables pouvaient étaler leurs victoires dans les catégories des plus jeunes, avant de devenir des personnalités politiques. Au II^e s. av. J.-C., Polémaïos, avant de devenir un des notables les plus importants de sa cité, Colophon, avait obtenu « des victoires dans les concours sacrés » (c'est-à-dire stéphanites) (cf. chap. 4). De même, au I^{er} s. av. J.-C., Marcus Antonius Idagras de Patara, un personnage considérable dans la Lycie, puisqu'il fut le premier à obtenir la citoyenneté romaine, de Marc Antoine lui-même, avait obtenu en tant que « garçon » des victoires au pancrace* à Némée, à Argos et dans des concours lyciens.¹⁵ Mais la plupart des athlètes hellénistiques se consacrent uniquement au sport et sont assimilables à des professionnels. Ceux qui étaient victorieux aux concours stéphanites étaient les plus prestigieux : ils introduisaient leur couronne dans leur cité, dans une cérémonie qui leur valait un accueil officiel. Leurs palmarès s'étalent, de façon détaillée, sur les bases des statues en leur honneur,

1.6 Carte des nouveaux concours d'époque hellénistique

1.6 Karte der neuen Wettkämpfe in hellenistischer Zeit



qui se multiplient. Parfois, comme dans le cas de la base du lutteur et pancratiaste Ménodôros, élevée à Délos, les couronnes remportées étaient elles-mêmes représentées, avec les noms des concours dans lesquels l'athlète avait obtenu la victoire (fig. 1.7).¹⁶ Ce groupe d'athlètes célèbres finit même par s'organiser en une association professionnelle.¹⁷

L'apogée de l'athlétisme et des concours grecs : le Haut Empire romain

À l'époque impériale, si les édifices gymnasiaux évoluent avec le développement du goût pour les bains chauds (cf. chap. 3) et une nouvelle culture corporelle, cela ne signifie en rien que l'entraînement athlétique ait disparu ou ce soit affadi. Car c'est aussi l'époque où les concours grecs furent les plus nombreux, avec une nouvelle vague de création de concours. On y a vu une « explosion agonistique ». Si l'expression est discutée, le Haut Empire est une intense période de création de nouveaux concours, avec un apogée au III^e s. ap. J.-C. On a pu estimer le

nombre total de concours à au moins 500, peut-être même le double, surtout en Asie Mineure (fig. 1.8), mais on en trouve aussi en Syrie comme en Égypte et même en Occident, en Italie et à Carthage.¹⁸

Dans ce foisonnement de concours, la hiérarchie traditionnelle subsiste dans un système qui se complexifie. Olympie demeure le concours athlétique le plus important, avec ceux de la Période. Être olympionique et périodonique constitue le sommet de la gloire des athlètes d'époque impériale.¹⁹ À côté de la Période, une « nouvelle Période » apparut, qui unifia les nouveaux concours grecs à l'initiative des Empereurs, en Grèce, à Nicopolis (*Aktia*, Auguste), en Italie surtout, à Naples (*Sebasta*, pour Auguste), Rome même (*Kapetolia*, Domitien, 86 ap. J.-C.) et à Pouzzoles (*Eusebeia*, Antonin pour Hadrien, 142 ap. J.-C.). Ces concours témoignent tant d'un élargissement de l'aire géographique des concours grecs que du changement majeur par rapport à l'époque qui précède : désormais, ce sont les empereurs qui organisent et

Das System der Wettbewerbe fand in Kleinasien weite Verbreitung (Abb. 1.6). Die neuen Wettbewerbe reklamierten alle für sich, stephanitisch* zu sein, d. h. nach dem Vorbild Olympias oder Delphis ausschließlich Kränze* als Siegespreise auszusetzen. Damit den Wettbewerben tatsächlich dieser Rang zugesprochen werden konnte, mussten sie von den politischen Akteuren der griechischen Welt anerkannt werden. Die ausrichtenden Städte unternahmen dafür enorme diplomatische Bemühungen, indem sie Theoroi entsandten, die sich um die Anerkennung des stephanitischen Status' der Agone, aber auch der Unverletzlichkeit des jeweiligen Heiligtums, die sog. Asylie, die das Zusammenkommen der Teilnehmer erleichtern sollte, bemühten. Stolz auf ihren Erfolg ließen manche Städte Dutzende von positiven Antworten, königliche Briefe ebenso wie städtische Dekrete, auf Stein aufzeichnen, wie z. B. in Kos oder Magnesia am Mäander. In noch größerem Umfang als in früheren Epochen bildeten sich so regelrechte Netzwerke.¹³ Einige Wettbewerbe erlangten keine überregionale Bedeutung, bei anderen scheint der Zuspund geschwankt zu haben. Es gab auch kriegsbedingte Unterbrechungen, insbesondere im griechischen Mutterland im 2. Jh., als Rom Kriege gegen Makedonien und die Staatenbünde der Region führte. Das Angebot war jedoch, mit den traditionellen Wettbewerben der Periodos, den neuen stephanitischen und den alten „chrematitischen“ Agonen erheblich gewachsen.

Für die Poleis waren damit hohe Kosten verbunden, nicht nur für die Reisen der Theoroi, sondern auch für das Öl zur Versorgung der Athleten, die zu den Wettkämpfen kamen, für die Opfertiere und für die Instandhaltung oder sogar den Bau notwendiger Gebäude wie Stadien und Gymnasien, die in hellenistischer Zeit immer zahlreicher wurden, wie etwa in Delphi ab dem späten 4. (vgl. S. 48–49),¹⁴ oder in Kos im 3. und 2. Jh. v. Chr. Die Intensivierung der agonistischen Kultur Griechenlands war in diesem Punkt eng mit dem Gymnasion verbunden.

Von einem guten Bürger wurde erwartet, in der Jugend ein Athlet zu sein, und die Honoratioren konnten ihre Siege in den jüngeren Altersklassen zur Schau stellen,

bevor sie zu politischen Persönlichkeiten wurden. Im 2. Jh. v. Chr. hatte ein gewisser Polemaios, bevor er einer der wichtigsten Bürger seiner Heimatstadt Kolophon wurde, „Siege in den heiligen Wettkämpfen“, also den stephanitischen, errungen (vgl. Kap. 4). Auch Marcus Antonius Idagras aus Patara, eine bedeutende Persönlichkeit in Lykien, weil er als einer der ersten das römische Bürgerrecht erhalten hatte, und zwar von Marcus Antonius selbst, hatte im 1. Jh. v. Chr. als „Knabe“ Siege im Pankration* in Nemea, Argos und bei den lykischen Agonen errungen.¹⁵ Die meisten hellenistischen Athleten widmeten sich jedoch ausschließlich dem Sport und sind deswegen mit Profis vergleichbar. Diejenigen, die bei den stephanitischen Wettkämpfen siegten, waren am angesehensten: Im Rahmen einer offiziellen Empfangszeremonie führten sie ihre Siegeskränze in ihre Heimatstädte ein. Ihre Erfolge wurden detailliert auf den Sockeln einer zunehmenden Zahl an Ehrenstatuen festgehalten. Manchmal wurden auch – wie im Fall der in Delos aufgestellten Basis des Ringers und Pankratiasten Menodoros – die gewonnenen Kränze selbst dargestellt, zusammen mit den Namen der vom Athleten erfolgreich bestrittenen Wettkämpfe (Abb. 1.7).¹⁶ Schließlich organisierte sich diese Gruppe prominenter Athleten sogar in einem Berufsverband.¹⁷

Der Höhepunkt der Athletik und griechischen Wettkampfkultur: die Hohe Kaiserzeit

In der Kaiserzeit entwickelte sich die Architektur der Gymnasien mit der aufkommenden Vorliebe für Warmbäder zwar weiter (vgl. Kap. 3), und es entstand eine neue Körperkultur, doch hatte das keineswegs zur Folge, dass das athletische Training verschwand oder an Bedeutung verlor. Denn zugleich waren die griechischen Agone in dieser Zeit am zahlreichsten, und eine neue Welle von Wettkampfgründungen setzte ein. Man hat dieses Phänomen als „explosion agonistique“ bezeichnet. Auch wenn der Ausdruck umstritten ist, war die Kaiserzeit eine Epoche der intensiven Gründung neuer Wettkämpfe, die im 3. Jh. n. Chr.

1.7 Cyclades, Délos. Base du monument de la victoire de l'athlète Ménodóros d'Athènes ; vers 120-110 av. J.-C.

1.7 Kykladen, Delos. Basis des Siegesmonuments des Athleten Menodoros aus Athen; ca. 120–110 v. Chr.





contrôlent le système des concours. Les cités ou les regroupements de cités à l'échelle des provinces rivalisent entre elles pour en créer – ce sont des concours appelés *koina* pour les provinces. Seul l'empereur peut accepter la création de ce concours, en vertu du contrôle exercé par les autorités impériales sur les finances des cités. Ce sont aussi les empereurs qui accordent désormais aux concours leur statut. Les concours de premier rang, « sacrés », finirent par s'appeler « isélastiques »* (*isélastikos*). Les autres concours offraient des récompenses matérielles, souvent substantielles. Mais les concours pouvaient changer de catégories (monter dans la catégorie des concours sacrés ou être rétrogradés) en fonction des circonstances. Enfin, la distinction entre les récompenses (couronne/récompense matérielle) comptait moins que le prestige accolé au statut d'isélastique, car, à partir du II^e s.

au moins, on accordait aussi des bourses d'argent dans les concours sacrés, en plus des couronnes. L'argent était central, car les cités engloutissaient des sommes colossales dans les concours, qu'elles les organisent ou qu'elles attribuent des récompenses aux athlètes vainqueurs, primes, rentes viagères, etc. Le monde des athlètes d'époque impériale est un monde de professionnels, parfois âpres au gain, organisés dans une association, l'« assemblée sacrée du xyste », dont le siège est à Rome, auprès des empereurs. Les athlètes stars sont des notables. Les plus grands – comme le pancratiaste et boxeur Marcus Aurelius Demonstratos Damas, qui fut deux fois périodonique et a obtenu, sans équivalent dans sa discipline, 110 victoires dans les concours (fig. 1.9) –, une fois leur carrière achevée, auréolés de multiples citoyennetés, d'honneurs considérables, de statues, de palmarès étalés sur leurs bases,

font une seconde carrière dans l'organisation des concours et la direction de cette association.²⁰

Ce monde ne s'effaça que lentement, dans l'Antiquité tardive, sous l'effet de plusieurs phénomènes. D'abord le changement des goûts du public (celui des chasses à la romaine, de jeux de l'hippodrome), mais aussi le manque de financement tant public (celui des cités) que privé (celui des notables) pour les bâtiments et les petits concours. Cela aboutit à la disparition progressive des concours locaux dans la première moitié du IV^e s., donc, pour les athlètes, au rétrécissement du circuit des *agônes*, puis à la disparition des concours les plus importants dans la seconde moitié du IV^e et le début du V^e s. ap. J.-C.²¹

[PIERRE FRÖHLICH]

